

Le premier jour de mon travail à la mairie, Christian Paradit, le directeur de l'Urbanisme, m'expliqua que je devais entrer en contact avec le service des achats pour l'attribution d'un parapluie. Il souhaitait me prêter le sien mais il fallait lui rendre le lendemain. Je répondis que j'avais une capuche, que je ne ressentais pas le besoin d'avoir un parapluie et que, d'ailleurs, il ne pleuvait pas. Cette remarque le troubla. Il m'expliqua ensuite le fonctionnement général de la mairie et ses particularités. Il fallait notamment se méfier de Josy Tabourel. Après un silence, il ajouta :

— Je tiens tout de même à m'assurer que vous ayez un parapluie, et puis vous serez amenée à vous déplacer à l'extérieur avec des dossiers. On ne sait jamais.

Tous les matins, de petits édifices roulants m'accueillaient le temps d'un acheminement le long de lignes droites incongrument tracées dans la ville, dans une zone industrielle, dans une zone d'entrepôts de logistique, voire dans la nature.

Beaucoup de gens vivaient cette situation. Ils faisaient comme moi usage d'une multitude de contenants et supports aménagés pour soutenir les bras, enserrer les fesses, remplir l'espace disponible entre les coudes et les pieds.

Sièges, barres du métro, sol, table, chaises formaient l'armature d'une vie bien chiantie contre laquelle le mou pouvait s'appuyer.

J'avais un bureau à moquette que j'avais apprivoisé. J'y grattais mes ongles et je basculais ma chaise pour tapoter ma tête contre le mur derrière ; j'y mangeais du riz et j'y buvais mon café froid.

Parfois je furetais à la recherche d'un message caché dans le faux plafond.

J'étais connectée à mes amis grâce au téléphone et à l'ordinateur. C'est donc ici qu'un jour, mon amie Sophie m'annonça qu'elle avait perdu une dent.

Un jour, comme j'avais bu beaucoup de whisky la veille, je détachai une pochette plastique du gros classeur blanc et la formai en auge sous ma bouche pour gerber.

Josy Tabourel me parlait depuis la salle des archives :

— Tu les achetées à Bourgoin tes chaussures ?

— Non, à Lyon.

— Hein ?! Tu les as achetées à Bourgoin tes chaussures ?

— Non, non à Lyon.

— Tu les as pas achetées à Bourgoin?

— Non

— Mais pourquoi t'as pas été à Bourgoin ?

Il m'arrivait de chérir un objet parce qu'il m'occupait. Je parcourais des yeux les ondulations d'un trombone de bureau en pensant au sourire édenté de Sophie.

Depuis quelques semaines, l'interrupteur de mon gros néon s'était mis à déconner sérieusement. Je paniquais un peu à l'idée de devoir faire chier quelqu'un pour le réparer. Par bonheur, en coinçant deux cure-dents dans l'interrupteur, mon gros néon restait bien allumé. Parfois, il me jouait même un de ces crépitements d'hésitation que seuls les gros néons savent faire.

Quand la pluie s'est mise à filtrer par le Velux, j'ai laissé l'eau gondoler la moquette pendant une heure, juste pour faire chier, puis j'ai mis du sparadrap, ce qui a permis de contenir la fuite pendant une dizaine de minutes. Enfin, j'ai placé un bol pour recueillir l'eau.

Un élu municipal est alors entré et m'a demandé pourquoi ce bol ? Avais-je un chat ? J'étais debout, à la lueur de mon gros néon. Lui et moi scrutions la moquette : constellation de tabac à rouler, de crottes de nez, de miettes de pain, çà et là un grain de riz.

— Vous n'avez pas d'amis à la mairie ? Vous êtes toujours toute seule ?

— Mais non ! Je mange avec Josy Tabourel le midi.

— Ah oui la Tabourel là !

A midi, le chef Christian Paradit se jeta sur moi pour m'inviter à bouffer.

À la différence de la plupart des cerveaux humains qui peuvent traiter fluidement des idées aussi variées que le désir d'acheter une passoire, une envie de se faire lécher ou l'exécution d'une tabulation dans Word, le cerveau de Christian Paradit fonctionnait par pages d'obsessions successives. Toutes les trois minutes un nouveau sujet de conversation frappait à sa porte.

— As-tu des frères et sœurs ?

— J'ai un frère

— Ah, c'est un petit frère j'imagine

— Non plus grand

— Ah cela m'étonne de toi

— Pardon ?

— Cela explique pourquoi tu fréquentes Josy Tabourel, elle est plus âgée.

Il essuya une giclure de purée sur sa bouche et m'annonça d'un ton honnête :

— Nathalie, j'y ai réfléchi et vraiment, le mieux pour le dossier giratoire serait d'avoir des classeurs blancs avec une tranche très large

— Oké, ouais je vais voir si Christiane en a

— Haha ! Nous n'allons surtout pas procéder

comme cela !

— Hein ?

— Si tu commences à prendre un classeur au service Etat Civil, eux, ils vont venir nous prendre une gomme, le lendemain ce sera une agrafeuse, puis une relieuse, et patin-couffin !

— C'est quoi Pata Kouffa ?

Il me jeta un long regard et posa sa main poilue à plat sur la table :

— Ecoute, j'aime beaucoup Josy Tabourel même si elle peut tenir des propos dangereux.

— Hein ? Quoi ?

— Tu ne finis pas ta chipolata ?

A 14h08, le numéro de poste 113 (léléla) de Christian Paradit s'afficha sur mon téléphone. Hélas il voulait me voir. J'activai la mécanique ambulatoire la plus lente possible pour venir toquer mon poing moite contre sa porte.

— Entre, Nathalie. Veux-tu du café ?

— Oh mais j'en ai déjà bu beaucoup beaucoup

— Et pourtant c'est un véritable expresso ! Cela n'a rien à voir avec celui que prépare Josy Tabourel...

Il était clair qu'entre café filtre et expresso j'avais choisi mon camp. Christian Paradit se retourna donc pour aviser avec gravité le tableau veleda et en décolla avec énergie le post-it suivant :

*Com' Grands Projets*

- *Cimetière*
- *Giratoire*
- *Nathalie*

Il me parlait tout en collant avec application deux gommettes jaunes sur un plan de la ville (à l'emplacement du giratoire en travaux et du futur cimetière).

— Tu es resplendissante aujourd'hui - cela se voit dans ton écriture. L'article sur le nouveau giratoire est très très bien, tu pourrais étoffer la notion d'entrée de ville, de porte urbaine ouvrant les perspectives visuelles, embrassant plusieurs typologies de bâti (il embrassa la pièce avec ses mains)

— Mais c'est un rond-point, j'ai déjà fait une demi-page sur un rond-point...

Je notais scrupuleusement toutes ses conneries sur un bloc-notes à petits carreaux.

— Et l'article sur le nouveau cimetière est vraiment très très très bien écrit, tu écris merveilleusement bien, c'est très fin, tu arrives à évoquer l'idée de recueillement, de cheminement, de verdure ! Par contre le titre, je ne sais pas...

— Mais c'est parce qu'il y'a pas de titre, j'ai écrit « ARTICLE CIMETIÈRE », c'est pas encore un titre

— Oui voilà, c'est exactement ça, ce n'est pas un bon titre, je te fais confiance, trouve quelque chose, il faut que ce soit pertinent et élégant. Dis-moi avons-nous envoyé les convocations ?

En quelques jours, j'avais de toutes façons bien noté que c'était ce genre de connard qui nounoie : nous allons écrire un courrier à la communauté d'agglomération, nous allons écrire un article à propos du nouveau cimetière, avons-nous calé une date de réunion ?

— Pourquoi n'écris tu pas au crayon à papier ?

— Eh bien, parce que j'écris avec un stylo ?

- Le critérium c'est très bien, cela permet d'apposer ses idées sans percer la feuille
- Mais je ne perce pas la feuille !
- Tu devrais demander à Lionel pour les fournitures, il te donnera des critères, mais prends une gomme à part car celles des critères sont très mauvaises !
- Est-ce que cela est vraiment ennuyeux pour vous si j'écris au stylo ? Cela ne me gêne pas que ce soit raturé parce que c'est mon brouillon
- Veux-tu un Ricola ?

Après chaque réunion de travail, mon chef parvenait toujours à me donner un bonbon.

- Très bien, nous pouvons disposer. Je te souhaite une excellente journée !

Je m'apprêtais à sortir de la pièce lorsqu'il me lança :

- Demande-lui des rivets !
- Comment ?
- Quand tu iras voir Lionel pour les critères, demande lui des rivets pour moi s'il te plaît.

Une minute plus tard, je fermai le verrou de mon bureau à moquette. Je rassemblai quelques revues spécialisées en un oreiller hospitalier puis m'allongeai en forme de cuiller avec des rêveries de bite et de quelqu'un qui me serre dans ses bras. J'ai tout le temps ces rêveries supra-connes quand je dors en cuiller.

Les lueurs des néons expiraient dans les bureaux, lorsque, par la grâce d'un échange de mails que j'avais savamment orchestré, plusieurs personnes se retrouvaient à imbriquer leurs fesses dans les fauteuils en skaï de la salle du conseil municipal.

A 17h02, l'architecte serra la main de l'adjoint à l'urbanisme Monsieur Pierre Pernaut, du directeur de l'Urbanisme Monsieur Christian Paradit et de la chargée de mission que j'étais.

Christian Paradit déambulait avec grâce, vêtu d'une chemisette détente et laissait voir la chair de poule darder de ses bras nus. Pour cette réunion, par esprit pratique, il s'était contenté de faire couler du café filtre, un peu de simplicité ne faisait pas de mal.

J'exhibais un désœuvrement évident en branchant les câbles destinés à la projection du PowerPoint. Mes doigts étaient tâchés de traces de feutre de différentes couleurs, ce qui prouvait que je ne savais pas reboucher un stylo. Je n'avais vraisemblablement pas une psychomotricité sans faille

L'architecte présenta différents éléments relatifs à l'intégration du développement durable dans le futur projet urbain de la commune :

— Face au problème infiltration des eaux pluviales il existe différentes solutions techniques conciliant intérêt général et agrément en générant peu de coûts pour la collectivité.

À l'évocation de la "ventilation naturelle du bâti", l'élu à l'urbanisme, Monsieur Pierre Pernaut s'agita comme une tortue bourgeoise renversée.

— Vous voulez dire qu'on ne pourra pas se rafraîchir le cul avec une clim ?

— J'entends bien votre point de vue Monsieur, il est difficile, surtout pour les petites communes d'effectuer le saut quantique, le passage au "paradigme développement durable". Nous proposerons différents

scénarios mais notre rôle est de vous orienter vers une transition énergétique compatible avec un certain bien-être.

Je n'avais pas pipé mot de toute la réunion. Le pollen avait bourrelé mes yeux comme des paupiettes : je les plongeais dans mon bloc-notes.

— Mademoiselle, pourquoi est-ce que vous chialez ? me lança l'adjoint à l'urbanisme, de mauvaises nouvelles suite à un récent frottis ?

A cet instant, un agent du centre technique ouvrit la porte, monta sur la table vouée à accueillir café et petits fours, accrocha la nouvelle photo officielle de François Hollande puis s'en alla en s'excusant. L'architecte était clairement gêné. Il laissa passer quelques secondes de silence. Je levai mes yeux humides vers l'élus à l'urbanisme et lui chuchotai :

— Monsieur Pernaut, si je pleure, c'est à cause du pollen printanier.